

Geneviève Drolet, Abla Farhoud, Pierre Samson

Isabelle Beaulieu

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I. (2015). Compte rendu de [Geneviève Drolet, Abla Farhoud, Pierre Samson]. *Lettres québécoises*, (160), 20–21.

☆☆☆

GENEVIÈVE DROLET

Panik

Montréal, Tête première, 2015, 316 p., 24,95 \$ (papier), 17,99 \$ (numérique).

Feu purificateur

Parfois, le froid est tellement froid qu'il brûle la peau. C'est l'étrangeté des contrastes, la frange ténue qui sépare à peine la folie de son contraire. Un jour, Dorothée a vu noir et elle s'est trouvée catapultée dans le blanc craquelant de la neige, à la recherche de ses propres traces.

Dorothée, une adolescente en proie aux charges émotives propices à son âge, est envoyée par son père dans le « Grand Nord du nord ». L'aridité impitoyable de l'immensité désertique a cela de bon qu'elle permet au moins de houspiller les mauvaises pensées. Car si le blanc avalant nous aspire tout rond en son centre virginal, il peut aussi faire office de feu purificateur.

La jeune femme se trouve face à une autre culture et elle doit désormais marquer ses repères. Pour ajouter à son dépaysement, elle habite chez Mike, dit le Yéti, alias Tunik, un homme fruste et insondable, avare de paroles, à part quelques borborygmes jetés par-ci par-là quand il y est obligé. La vie au Nord est pour le moins rudimentaire et Dorothée doit elle-même se dénicher matelas et meubles au dépotier venteux de la côte. Le peuple du Nord, qui souvent compose avec la pauvreté, la force à réorganiser ses priorités. La blancheur abyssale rend la capacité à s'orienter presque impossible, ce qui fait qu'il faut sortir de ses ornières pour tenter une échappée. Dorothée prendra la mesure du monde en arpènant ce drôle de territoire.

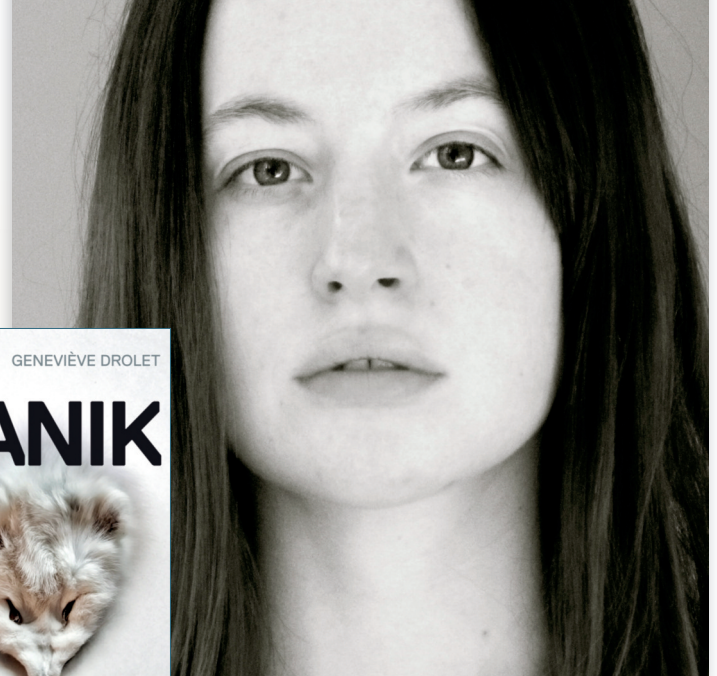
Roman initiatique

La narration est faite par Dorothée, qui utilise un langage bien à elle et qui est assumée tout au long du roman. Beaucoup d'humour fuse à travers les couches successives de grandes blessures et de remises en question. Plus on avance dans le récit, plus on découvre les raisons de la colère de Dorothée, du mutisme de Mike. Chacun devra rendre compte de ses actes devant l'horizon qui défie toute vraisemblance.

Ici, le lieu est un personnage en soi. Le Nord n'est pas qu'au nord, il est un mode de vie, une façon de penser, de comprendre, de regarder. Sa vaste robe froide et sans reliefs donne une autre perception de la condition humaine. « [...] le drame de l'adolescence, ce n'était pas du tout ce que je croyais, c'était juste la solitude, ou l'idée de la solitude, sans personne pour la partager. » (p. 286) Le cri de la conscience de soi recueilli par l'étendue monumentale.

Si l'écriture a bel et bien un style original et est endossée du début à la fin sans inégalités, il aurait été intéressant d'entendre la voix d'autres personnages ou d'un narrateur omniscient. L'adolescente en pleine mutation n'a pas les mots ni le recul pour approfondir la réflexion.

Qu'est-ce qu'il y avait au-delà de cette désolation infinie ? Difficile à dire, j'avais le nez collé dessus et ça me brouillait le cerveau de savoir que rien ne pouvait changer avec un



GENEVIÈVE DROLET

coup de baguette magique ka-tching comme dans les contes que ma mère ne m'avait jamais lus. (p. 289)

Le décor est si bien installé qu'on aurait eu envie du recueillement intérieur qui semble favorable à ce paysage vertigineux. Ce qui n'enlève rien aux qualités évidentes du roman.

☆☆☆

ABLA FARHOUD

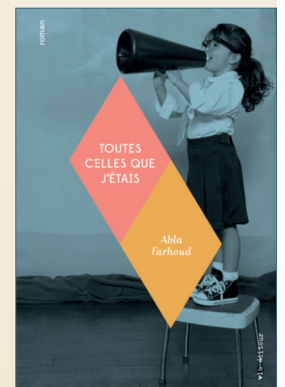
Toutes celles que j'étais

Montréal, VLB, 2015, 304 p., 26,95 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique).

Récit d'une parole migrante

Bien qu'il soit nommé roman, ce livre est en fait le récit de l'auteure qui va de ses six ans à ses vingt ans et qui correspond à son départ du Liban et au retour vers celui-ci. Mais comme les souvenirs ressemblent étrangement à des fictions que nous croyons vraies, ce peut aussi bien être un roman, celui qu'on se raconte et qu'on se repasse aux points de jonction.

Lorsqu'on a six ans, et qu'un jour on nous dit qu'on s'en va vivre au Canada pour rejoindre l'autre partie de la famille qui s'y trouve déjà, on n'a pas le choix, on y va. Avec même de l'enthousiasme pour cette nouvelle vie qui nous attend avec tout le monde rassemblé. C'est à l'arrivée qu'on se rend compte de ce qu'on a laissé. « À bien y penser, mon pays, c'est mon village; mon « pays perdu », ça n'a jamais été rien d'autre que mon enfance libre, pieds nus. » (p. 37) Le lecteur vit de l'intérieur l'émotion de l'immigrant, sa déroute face à la perte de ses référents.



Ce récit fait œuvre utile pour toute la population dite de souche qui ne sait rien de l'exil et de la scission définitive s'effectuant chez le migrant, qui reste toujours un peu de là-bas et un peu d'ici, mais jamais complètement relié.

L'aménité de certaines personnes rencontrées permettra toutefois l'adaptation en terre d'accueil : « Pendant la grisaille des premières années d'une famille d'immigrants déboussolée, s'il n'y avait pas eu de la bonté quelque part sur notre passage, serions-nous encore vivants ? » (p. 66) Puis, pour la jeune fille, le théâtre sera l'issue salvatrice. Paradoxalement, c'est dans la peau d'une autre qu'elle réussit le mieux à être elle-même. Le public se concentre sur le personnage qu'elle incarne, il accepte qu'elle soit distincte, tandis que dans son quotidien elle est nécessairement ramenée à sa différence. Sur scène, il y a une transcendance qui s'opère, ce moyen d'expression s'instaure de façon nécessaire, obligée, et « cette passion pour le jeu, qui [lui] mange la tête et le cœur en même temps qu'elle [la] nourrit » s'impose comme une survie.



Avec une grande simplicité qui va avec l'enfance qu'elle raconte, Abla Farhoud a gardé intactes sa ferveur, sa capacité d'émerveillement, sa fougue impétueuse. Elle se rappelle sa jeunesse comme si elle y était encore, les moments de folles découvertes qui engageaient tout son être comme ceux plus amers où elle perdait pied et foi, où elle contemplant « ce temps infini qui passe sans moi » (p. 226). C'est aussi avec beaucoup de tendresse qu'elle parle des siens, de la fratrie,

« chacun dev[enant] la mémoire vivante des autres ». (p. 47) Un récit touchant donc, qui parfois accuse quelques redites, notamment sur la passion pour le théâtre ou encore le désespoir de ne pas s'appartenir.

Ce livre appelle une suite parce qu'il se termine par l'appréhension du recommencement. Si quatorze ans plus tôt elle a déjà eu à changer de pays, de langue, d'habitudes, la jeune femme devra abandonner ce qu'elle a eu tellement de mal à conquérir pour repartir. Ce départ est peut-être même plus difficile que le premier. Car on sait maintenant ce que cela demande de se refaire, de prouver sa légitimité et de risquer ses illusions.

☆☆ ½

PIERRE SAMSON

L'œil de cuivre

Montréal, Les Herbes rouges, 2015, 308 p., 24,95 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique).

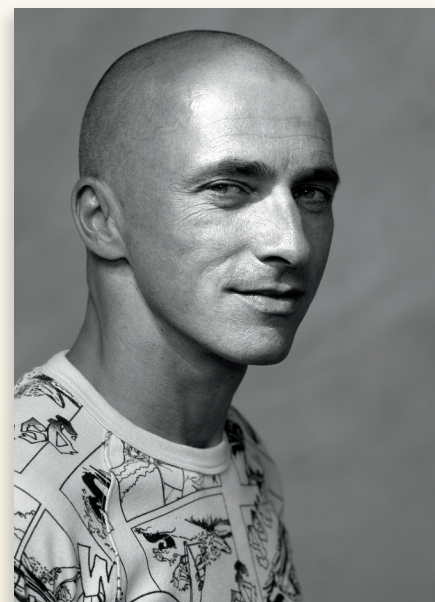
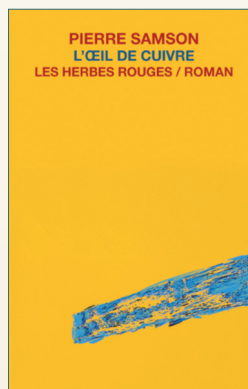
Transmission

Au centre du roman est installé un quatuor étonnant. Un homme au chevet de son père mourant auxquels s'ajoutent la compagne du premier, puis une inconnue qui deviendra en quelque sorte une excoissance du couple. Quatre points cardinaux qui fixent les repères d'une géographie humaine insolite.

Les quatre font la paire

Lévy doit faire le ménage dans la maison de son père puisque celui-ci s'en va pour sa dernière demeure. S'il y a des histoires de grandes filiations bouleversantes, il n'en est rien ici. « Lui et moi, ça n'a jamais été le grand amour, et ce désamour, je n'arrive pas à me rappeler à quel moment il est né. » (p. 48-49) Pourtant, il se laissera avoir par l'humanité qui se dégage de ce phacochère quasi paralysé qu'est devenu le corps de son père. En remontant petit à petit le cours de sa jeunesse, Lévy trouvera à la source non pas les fondements du désamour, mais la méprise qui sous-tend certains mystères jamais résolus, ce qui modifiera le sentiment pour le transformer en grande tendresse.

Audrey, sa conjointe et la mère de leur futur enfant, l'accompagnera dans sa quête en sachant être patiente et en éclairant certaines ombres qui s'allongent sur un Lévy taciturne. Le personnage de Gitane, quant à lui, est la donnée fortuite, arrivée comme une apparition au moment charnière. Conceptrice d'ASP (ambiance sonore personnalisée), elle a le charme ésotérique des personnalités excentriques. Tous trois graveront autour de Bernard qui poinçonne ses dernières heures. Le grabataire a œuvré toute sa vie comme artisan en fabriquant des meubles qui forçaient le respect des amateurs du beau et de l'art. « [...] ce meuble recèle ce qu'un artiste a de mieux à offrir : son temps et une certaine idée de l'amour possible. » (p. 59) L'intention du geste se



PIERRE SAMSON

reflète dans la beauté de l'objet de la même manière que tout ce dont on a pris soin porte sa valeur. Sous le vernis des apparences, demeurent la patience et le travail de l'artisan en communion avec la matière.

Le titre de chacun des chapitres annonce la dernière phrase de celui-ci, comme le sens qui se dévoile à mesure que les vérités sont avouées. Les confidences prouvent le poids du verbe et son incidence, « laisse[nt] les mots porter seuls la charge des idées qu'ils réveillent, qu'ils secouent, qu'ils diffusent jusqu'à ce que des émotions s'en échappent. » (p. 266) La compréhension des événements passés remaille les fils distendus. En faisant la paix avec son père, Lévy pourra prolonger le lien avec l'enfant à naître, l'amour en hérité.

C'est avec une minutie d'orfèvre que Pierre Samson cisèle ses phrases. L'écrivain n'hésite d'ailleurs pas à choisir des mots peu usités pour raconter ce fils qui assiste aux derniers moments de la vie de son créateur. La langue française nous offre un éventail riche et varié, pourquoi ne pas s'en servir après tout. Cela demande cependant au lecteur un ajustement, dans le rythme et la fluidité notamment qui s'en trouvent syncopés. L'auteur pêche parfois par excès et alourdit le propos avec l'emploi surabondant de la métaphore et en laissant peu de place au lecteur pour respirer.